

## **T : théâtre**

On n'en a pas eu. Je parle de ces objets constitués de quatre planches verticales assemblées, d'inégale largeur, une ouverture rectangulaire étant pratiquée dans la partie supérieure de la plus grande, à laquelle correspond, sur celle qui lui est opposée, et qui a été coupée à environ la moitié de sa hauteur, un paysage peint en couleurs vives — collines avec château, place de ville bordée de maisons à colombages, forêt —, la planche du devant, quant à elle, surmontée d'un fronton triangulaire, sur lequel sont éventuellement peints deux masques, l'un hilare et l'autre grimaçant. Bref, je veux parler des théâtres de marionnettes pour enfants.

Noël après Noël, on réclamait un tel théâtre, mais cette demande se heurtait toujours à un refus. Noël approche, on aperçoit de semblables

théâtres dans les vitrines parmi mille autres choses telles que trains électriques, Meccano, Circuit 24, on réclame un pareil théâtre, on essuie un refus. Pourtant, dans l'ensemble, on a ce qu'on réclame : train électrique, château fort, circuit, autant de choses dont on se sert trois fois puis qui s'empoussièrent dans leur emballage comme neuf ou au sommet de l'armoire, mais le théâtre de marionnettes, il est exclu qu'on soit autorisé à en laisser un s'empoussiérer. Pourtant, on ne peut pas se défendre contre le sentiment qu'il ne s'empoussiérerait pas, qu'on s'en servirait, bien sûr, on a ce sentiment pour tout le reste aussi lorsqu'on le réclame, c'est même ce sentiment qui nous pousse à réclamer ce reste, certain, à chaque fois, que le prochain jouet sera le bon, celui qui viendra démontrer que tous les autres n'étaient que d'imparfaites tentatives pour accéder à la satisfaction, c'est-à-dire au statut d'enfant normal, sain, courant, de modèle lambda, à qui est offert, mettons, un train, et qui, dès lors, joue au train comme un maniaque toute la sainte journée. Cependant, une fois dissipées l'excitation de l'emballage à défaire et l'envie d'être comme tout le monde, on doit à chaque fois reconnaître son erreur. Avec le théâtre, pourtant, ce ne serait pas pareil.

Car le circuit automobile, le train, le château n'ont qu'un usage, quand on s'en est servi une fois, quel intérêt de recommencer. Le château, on le prend d'assaut, mais une fois qu'on l'a pris pourquoi le reprendre. Le train, à quoi bon le regarder tourner cent sept ans. Trains, châteaux et circuits s'épuisent dans leur usage unique, mais le théâtre n'a aucun

usage, son seul usage, c'est d'accueillir des représentations, et ces représentations représentent autre chose que le théâtre lui-même, en fait, elles peuvent représenter tout et n'importe quoi.

Évidemment, il y a les marionnettes, qui ne représentent chacune qu'une chose à la fois — roi, sorcière, loup, Chaperon rouge. On les admire tristement dans les magasins, tandis que notre mère s'énerve. Mais la marionnette n'est pas une fin en soi, comme le train. Le train ne peut figurer que dans une situation, le transport de voyageurs fictifs en rond sur le même bout de parquet aussi longtemps qu'on ne coupe pas le courant, tu parles d'une joie. Alors que la marionnette peut figurer dans toutes les situations possibles ou peu s'en faut. Faire parler et gesticuler une marionnette de loup, ce n'est pas du tout comme se coller par exemple un masque de loup sur la figure et jouer au loup, ce qui ne pourrait jamais consister qu'à se jeter en poussant un cri bestial sur des coussins, dont il faudrait en plus feindre de croire qu'ils seraient des moutons. Une marionnette de loup n'est pas tenue de se comporter comme un loup normal, pour commencer, elle ne rugit pas, elle parle. On songe, morose, dans les jours brefs et gris d'après Noël, contemplant d'un œil sombre son Circuit 24 flambant neuf, à toutes les pièces de théâtre qu'on écrirait pour ses marionnettes si on en avait, sur des feuilles de bloc qu'on relierait ensuite sous une couverture cartonnée avec titre, nom de l'auteur, cadre noir, deuxième cadre rouge, les trois lettres n r f calligraphiées au milieu. Là, on ne

les écrit pas, ça n'est pas la peine, on n'a pas de théâtre. Mais si on en avait un, ces pièces nous couleraient des doigts naturellement.

Pourquoi n'en a-t-on pas. Le prétexte du manque de public ne nous paraît pas convaincant. Certes, on voit peu d'enfants, s'il ne tenait qu'à nous, on n'en verrait même pas un seul, mais la famille, un cercle d'ours en peluche, mieux encore un public totalement imaginaire conviendraient très bien. Morose, après Noël, on s'imagine très bien en train d'écouter les applaudissements imaginaires et d'autant plus frénétiques de ce public.

Est-ce parce qu'on veut un théâtre et qu'ils savent qu'on s'en servirait, que les parents, et plus particulièrement la mère, refusent de nous en offrir un. Ou est-ce à cause de toutes ces pièces qu'on écrirait si on se donnait la peine de les imaginer (mais, pour cela, il faudrait qu'on ait un théâtre). Les parents, plus particulièrement la mère, veulent bien qu'on gigote comme un malade sur une chaise en se racontant des histoires avec cris de douleur, imitations de coups de feu et bruit de glaives dégainés puis, aussi sec, plongés dans des entrailles, ça n'engage à rien, ces histoires, d'ailleurs jamais achevées, s'effacent aussitôt que proférées, rien n'en reste. Mais si des planches, des marionnettes, avec leur ricanement immobile, suspendues derrière la porte d'une armoire, un cahier relié (n, r, f) constituaient la trace permanente et la certification matérielle garantissant qu'on est un raconteur authentique et patenté, là, les parents ne seraient plus

d'accord. La mère veut qu'on commence par réussir à l'école, après, on verra.

Entre les quatre planches de notre théâtre, et plus spécialement entre celle de devant (ouverture, fronton) et celle du fond (forêt, ville), il y aurait un espace vide, où on se glisserait et se cacherait pour faire au-dessus de nous gesticuler et dégoïser dans l'ouverture les marionnettes. L'essentiel serait cet espace. En fait, ces quatre planches assemblées ne serviraient qu'à ménager entre elles quatre un vide central. C'est à cause de ce vide qu'on se servirait du théâtre, si on en avait un, et c'est à cause de lui que l'idée de ce théâtre est particulièrement antipathique à la mère. Qu'est-ce que c'est que ce vide qui se remplirait et se remplirait sans jamais se combler, non pas de ceci ou de cela, mais d'événements toujours nouveaux et parfaitement impalpables en tant que tels, lesquels, tout en n'ayant pas lieu stricto sensu, auraient quand même leur lieu où ils arriveraient, à leur manière, de tissus, de planches et de conversation à plusieurs voix (basse du loup, fausset du Chaperon). Les espaces vides, il faut les remplir à coups d'objets clairs, nets, existants, sains, trains, gares miniature, automobiles Dinky Toys ne pouvant que rouler, châteaux sans malice, chevaliers arrêtés chacun dans la même position une fois pour toutes, catapultes ne pouvant servir qu'à leur balancer des boulettes de papier faisant pierres, seulement pierres. Toutes choses qui ne remplissent rien du tout et laissent vides ces vides plutôt que de les combler, en plus avec des trucs impalpables. La mère ne tient pas à

ce qu'on soit comblé par autre chose que par elle. Les histoires qu'on se raconte, ça peut encore passer, elles ne font que nous traverser, puis s'évanouissent, ces histoires, il est possible de fermer sur elles les yeux, mais comment les fermer sur des cahiers, des marionnettes, des planches assemblées, qui iraient encore prendre de la place et que personne ne saurait où ranger dans l'appartement.

Peut-être que la mère a raison. On n'aurait peut-être rempli aucun cahier de pièces plutôt que d'autre chose. Peut-être qu'on ne se serait pas servi plus que du train du théâtre, avec ses planches fixes, son décor ineffaçable et ses marionnettes en nombre nécessairement limité, prisonnières chacune de son visage idiot (sorcière, loup, roi). Il est possible qu'on persiste à réclamer ce théâtre, Noël après Noël, pour se le faire refuser et continuer, morose, à se persuader que lui seul comblerait ce que ne combleront pas les trains. En tout cas, on n'a jamais eu ce théâtre, avec son espace entre quatre planches où se glisser, cet espace est resté vide, doublement, la place manquante de ce théâtre est toujours là, à réclamer des choses impalpables pour la remplir sans la boucher. Ainsi, on a de quoi s'occuper dans son âge mûr. Merci la mère.

Pierre Ahnne